

Action-bisous-bobos

Bobos bisous, Québec, 26 novembre 2010

Josée Richard

Number 108, Spring 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63961ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Richard, J. (2011). Review of [Action-bisous-bobos / *Bobos bisous*, Québec, 26 novembre 2010]. *Inter*, (108), 72–73.

Action-bisous-bobos

PAR JOSÉE RICHARD



▲ Patrice Duchesne

tous les ingrédients nécessaires. Il se met donc au travail en mélangeant farine, sel, huile, levure, etc., puis dépose le tout dans la machine qu'il programme et fait démarrer. Pendant que la machine opère, Duchesne, l'artiste, sort une déchetuse qu'il place sur la table à côté d'un dossier très épais comprenant des coupures de presse à son sujet. Il les présente au public et les commente, puis les passe à la déchetuse. Il en commente ainsi une quinzaine. Si certains sont élogieux, d'autres dénotent une grande méconnaissance de ses projets et de sa carrière. Il en ressort toutefois que, malgré justement une longue carrière et de nombreux projets au Saguenay ou ailleurs, il ne peut toujours pas vivre de son art et doit donc gagner son pain autrement. C'est ce qu'il va réaliser en se transformant en personnage de cirque justement grâce au pain.

Une fois la pâte prête, il la sort de la machine, la dépose sur la table enfarinée et la pétrir pour faire une pâte épaisse et ronde dans laquelle il plante des chandelles. Il sort ensuite un chalumeau de plombier et l'allume. Il met la pâte autour de son bras et pose en homme fort, défiant le public. Il allume les chandelles pour ajouter de la splendeur à son numéro. Retour à la table où il repétrir la pâte pour en faire une grosse boule. Il la place sous son t-shirt, se donnant ainsi une allure bedonnante. Il y plante des feux de Bengale qu'il allume par la suite. Éloge satirique des travailleurs ouvriers. Nouveau retour à la table où il crée cette fois une pâte plutôt mince et longue. Il la dépose sur sa tête et son visage, y perce un orifice vis-à-vis d'un œil et laisse cette masse s'étirer et s'étendre de chaque côté du visage. On croit voir l'homme éléphant ! Il y dispose les débris de coupures de presse auxquels il tente de mettre le feu, en vain. Il ne pourra détruire son passé.

Il complète sa performance en partageant avec le public le pain déjà cuit et qui contient des os de poulet. Il fait le tour de la salle en effectuant avec chacun le jeu du bréchet où la chance va à celui qui détient le petit bout d'union de l'os après la cassure. S'il perd ce bout, il le jette ; s'il le gagne, il le garde et donne du pain à la personne avec qui il a partagé sa chance. À la fin, il fait le décompte et se montre satisfait d'avoir la chance de son côté. Fin de la soirée. ◀ PHOTOS : PATRICK ALTMAN

Ni historien de l'art, ni spécialiste, ni galeriste, ni même artiste, Jean-Pierre Guay est un *sans-papier* passionné des arts visuels et de la culture en général. Il a animé pendant quatre ans, à CKRL, une émission de radio exclusivement dédiée aux arts visuels, accordant une place importante à l'art actuel.





L'ambiance morose des premières neiges de novembre... Le silence aiguisé par la lame du couteau sur le silex... À chacun ses maux, ses secrets, ses attentes devant la soirée de poésie action *Bobos bisous* qui se déroule au Lieu, centre en art actuel, sous nos yeux scrutateurs et curieux. Chacun a droit à son traitement de faveur, accueilli par un pansement en mal de maux. Moi, après avoir hésité, j'ai mis le plâster sur ma botte pour la prémunir des froidures de l'hiver imminent. Un autre a choisi de panser ses deux yeux afin, peut-être, de ne plus voir la singulière insipidité de cette fin d'année catastrophe.

Devant nous, déambulant chacune dans son sauve-qui-peut, chacune pour soi mais toutes réunies, cinq identités coup de poing dérivent à la recherche d'un souffle commun. L'action semble vouloir prendre le pas sur les mots-maux. La gestuelle des corps maladroits en action dans l'espace blanchâtre et vide insonorise l'écho du sens. Des rognures d'ongles ensanglantés de Sébastien Dulude au torse dégoulinant de papiers pa(e)nsés avec nos miasmes de Jonathan Lamy, les sublimations extérieures et superficielles des petites souffrances de l'âme sonnent faux à quelques exceptions près.

Il faudra attendre la performance postféministe brillamment rendue par Claudine Vachon, tout de rouge vêtue, avant de sentir une réelle souffrance qui s'inscrit autant dans le corps inlassablement sollicité que dans les replis d'une âme emmurée. C'est alors que le corps, le souffle et les mots s'incarnent naturellement dans ce *work-out* répétitif et essoufflant : « Et un et deux et trois et quatre et un et deux et trois et quatre... ma maison m'écoeure comme moi dedans. » Cette démonstration généreuse frise le défoulement nécessaire à la survie des petites violences quotidiennes. L'effort s'inscrit dans la musculature, et la brûlure du souffle incendie notre sensibilité. Il y a aussi ce très beau moment lorsque, d'une simple lecture à l'horizontale, Jonathan Lamy nous transperce avec ses mots pour nous transporter vers les confins des chants gutturaux amérindiens. André Marceau, quant à lui, manque une belle occasion avec son *jam* de mots-ballons de déborder de son cadre solo pour que sa rythmique envoûtante devienne enfin collective. J'étais pourtant prête à me joindre à la cadence afin de quitter mon statut de simple réceptacle. Quant aux poèmes trouvés d'Hélène Matte, en particulier son interminable lecture de *l'Abrégé de phonétique française*, j'ai la sensation qu'ils sont totalement hermétiques à l'énergie de cette soirée : électrons libres déconnectés du thème fondateur autant dans ses interventions que dans son personnage.

Malgré les nombreux échanges entre les poètes-performeurs comme le saut à la corde sur ruban-cassette, l'inondation collective, le gonflage de ballons ou l'agression aux crayons rouges, nous restons sur notre faim, car la réelle communion n'a pas lieu.

À travers la vitre givrée d'une première neige de novembre, nous pouvons tout de même être réconfortés par ce soliloque à cinq voix talentueuses, uniques et parallèles, et, c'est bien dommage, en manque d'écoute... ◀ PHOTOS : PATRICK ALTMAN

Après des études en danse et en théâtre à Paris, à New York et à Montréal, Josée Richard a fondé Corpus Rhéus Danse, compagnie de danse professionnelle à Trois-Rivières. Plusieurs fois boursière du CALQ, elle a participé à la création de maints spectacles multidisciplinaires comme metteuse en scène, chorégraphe ou interprète. Elle enseigne la danse contemporaine et le théâtre au collégial depuis cinq ans.

